

Le creuset de la parole (République centrafricaine)

Yves Monino

Résumé

Les représentations qu'une communauté gbaya se fait de la parole, de sa nature et de ses enjeux, sont dégagées à partir de l'exposé des termes relatifs à la parole, termes envisagés sous leurs aspects sémiologique (découpage du champ et oppositions minimales) et sémantique (usages et emplois dans le discours). La comparaison de ce domaine en langue gbaya et en langue d'initiation la'bi montre une organisation et des usages sensiblement différents, ce qui permet de révéler la conception dynamique que les Gbaya ont du rapport entre langue et parole, ainsi qu'entre parole et sens.

Abstract

A Gbaya community's notions of speech, its nature and importance, are pointed out through a semiological (divisions of the field of meaning and minimal oppositions) and semantic (uses and usages) analysis of terms having to do with speech. Comparing in this way the Gbaya language and the Labi initiatory language reveals the Gbaya's dynamic conception of the relations between language and speech as well as between speech and meaning.

Citer ce document / Cite this document :

Monino Yves. Le creuset de la parole (République centrafricaine). In: Journal des africanistes, 1987, tome 57, fascicule 1-2. pp. 207-224;

doi : <https://doi.org/10.3406/jafr.1987.2171>

https://www.persee.fr/doc/jafr_0399-0346_1987_num_57_1_2171

Fichier pdf généré le 09/05/2018

Le creuset de la parole

(Gbaya 'bodoe ; République centrafricaine) *

— *kpánà kó yàyáà nè bùù béeé,
mò dún ná...*

— *zèr wí ?ín wèn.*

— La marmite de grand-mère, faite il y a très longtemps, rien n'a pu la remplir...

— C'est l'oreille, et la parole.

(Devinette gbaya.)

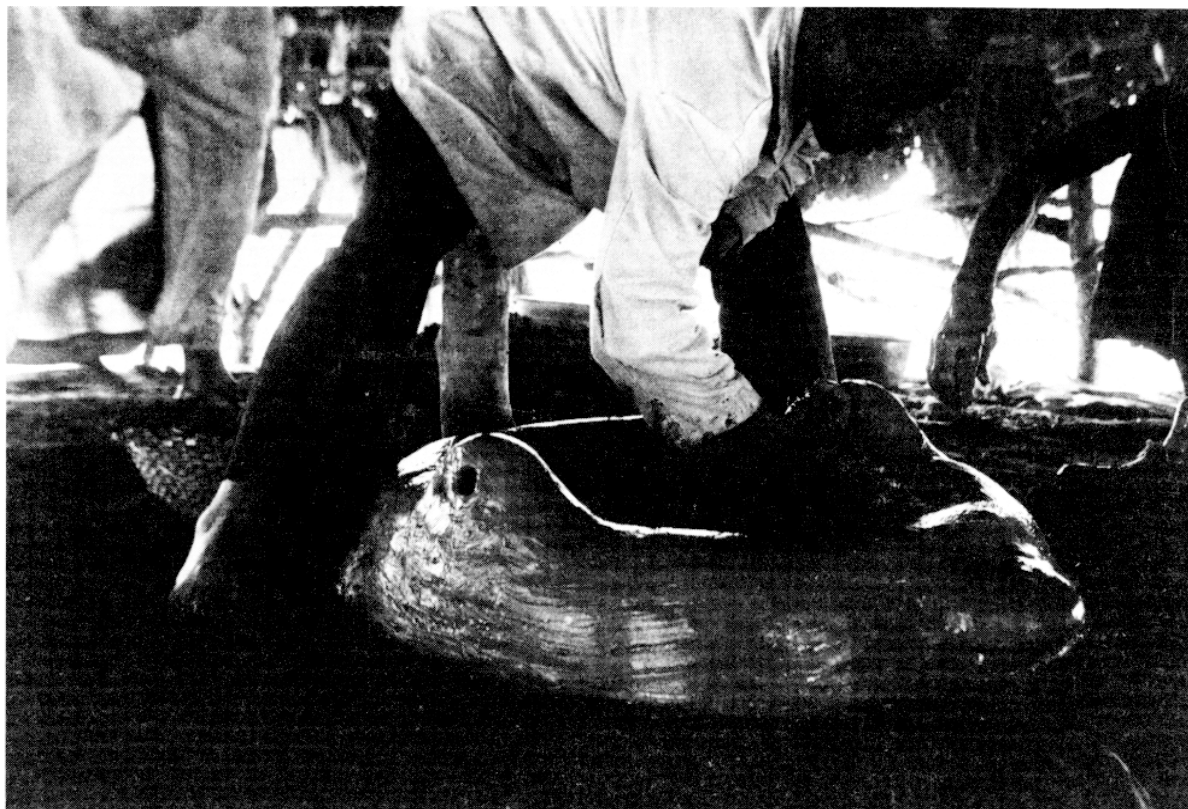
De quelle nature est cette substance, la parole, incapable de remplir le contenant prévu pour la recevoir ? Et quel est ce récipient, l'oreille, impuissant à contenir ce qui lui est destiné ? On se propose ici d'éclairer certaines des représentations que les Gbaya 'bodoe se font de l'échange de paroles, et à quels enjeux cette activité peut renvoyer. La méthode suivie part de l'exposé non exhaustif des termes ayant trait à la parole, et combine l'analyse formelle de leur statut grammatical et de leurs relations morphologiques et syntaxiques avec celle de leurs référents sémantiques minimaux décelables à travers des exemples contextuels.

Les éléments d'organisation du champ sémantique de la parole chez les Gbaya 'bodoe sont dégagés successivement à partir de deux langues que les hommes pratiquent : leur langue maternelle, le gbaya (tribu 'bodoe), et une langue spéciale d'initiation masculine, le la'bi. La comparaison des deux parlers à ce sujet révèle en effet des points de vue différents sur l'activité langagière, liés à des différences de statut et de fonctions de ces langues dans la société.

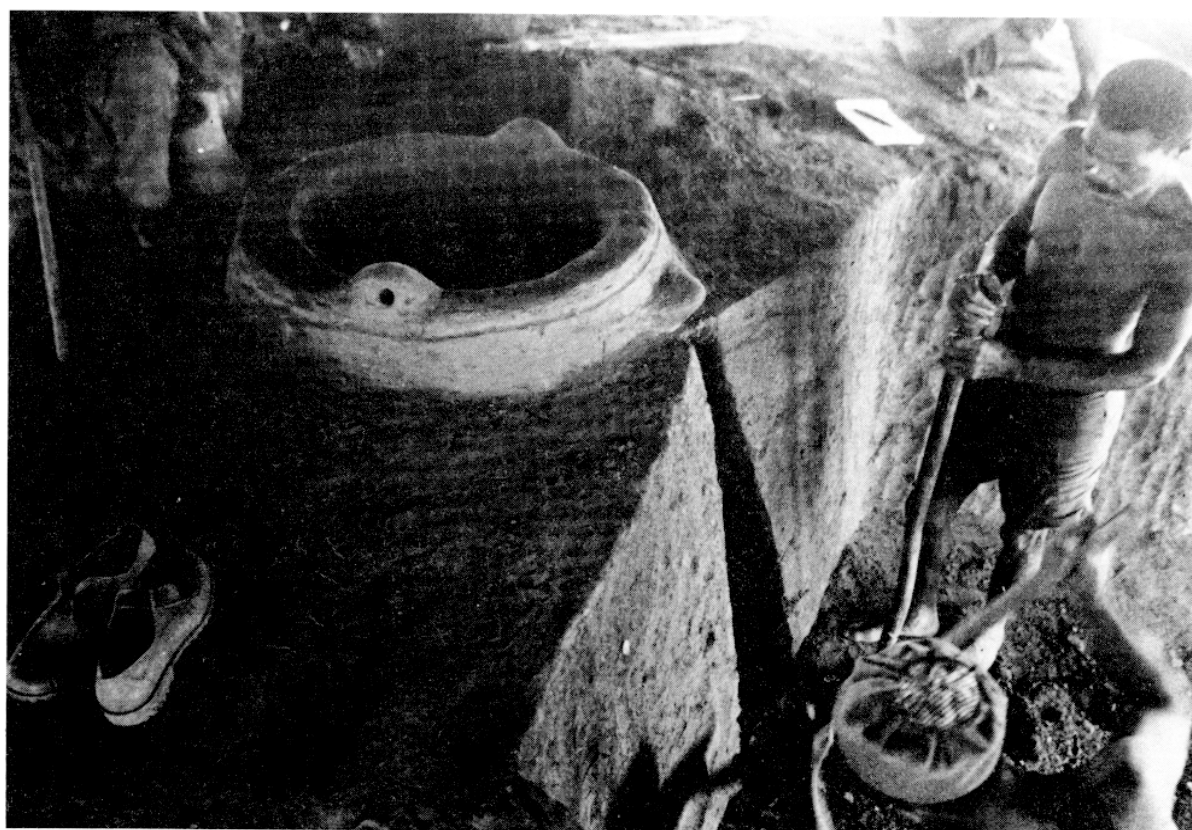
Enfin, le présent travail n'est pas le résultat d'une enquête spécifique axée sur la parole, mais de l'analyse d'un corpus de textes (phrases entendues et notées au jour le jour, conversations spontanées et palabres enregistrées et traduites, récits, notamment d'initiations), fruit d'une pratique de terrain de plus de trois ans. C'est dire que les interprétations avancées sur la notion de parole n'ont que valeur d'hypothèse, et devront être vérifiées et approfondies par un complément d'enquête centré sur ce sujet.



La parole du fondeur.



Les « oreilles » du four de réduction du fer.



LE CREUSET DE LA PAROLE

Le *gbáyá* a une morphologie assez réduite : il ne présente pas de classes de noms, ni donc d'affixes classificateurs ; peu de verbes, et encore moins de noms sont en relation de dérivation productive actuelle. Certains rapprochements de signifiants sont avancés ici sur la base de la comparaison de vingt langues gbaya et apparentées (Moñino, en préparation), mais cette procédure donne des résultats limités. La composition nominale offre un terrain d'interprétation plus vaste, mais joue peu pour les termes de la parole, et peut être trompeuse lorsqu'elle est utilisée comme unique critère. Les différences sémantiques dont sont porteuses des constructions grammaticales distinctes (transitivité ou intransitivité des verbes et des noms par exemple) apportent des indications utiles, mais le principal critère d'évaluation de la notion de parole reste en gbaya l'étude des termes dans leur contexte d'énonciation.

On verra dans la deuxième partie qu'il en va bien autrement en la'bi, langue beaucoup plus « motivée » en ce que la forme des mots et leur génération donnent plus à lire de leurs référents sémantiques : il s'agit d'une langue « artificielle » et relativement récente eu égard au gbaya.

Les termes de base gbaya 'bodoë sont les suivants :

NOMS	<i>kò-gér-</i> voix	wèn parole, palabre	nú langue (idiome)
VERBES	<i>wér</i> résonner	<i>tó-</i> dire, parler	

(Le tiret final indique une construction transitive obligatoire : le terme doit être complété ; l'absence de tiret dénote une construction intransitive.)

- 1) La voix *kò-gér-* — *gér-* la gorge
intérieur / gorge

C'est le son de la voix, l'aspect physique et le support de la parole, conçu d'abord comme manifestation primaire d'existence par l'expression vocale, indépendamment des paroles elles-mêmes :

?à gbèè géráà pí nù

il / a tué / voix + sa / jette / à terre

il est discret, il ne parle pas sur tous les tons

La voix est en relation avec sa source d'émission, la gorge. Le plus souvent, dans un contexte sans équivoque, « voix » est rendu par le seul *gér-* :

?é tó wèn kpók ná, wà zéí géryé ná

nous / disons / parole / une / pas, elles / entendent / voix + notre / pas
nous ne disions pas un mot, elles n'entendaient pas le son de notre voix.

Dans les deux énoncés suivants, les sens « voix » ou « gorge » sont précisés par le verbe, « entendre » ou « tenir » :

ʔé zéí kóé gér-màá ná

nous / entendons / pour + nous / voix / ensemble / pas
on ne s'écoutait pas

ʔé kásí gér-màá wěñ bìró-wàní

nous / tenons / gorge / ensemble / à cause / guerre / pouvoir + ce
on se prenait à la gorge à cause de cette guerre pour le pouvoir (il s'agit de deux lignages rivaux).

Kò-gér- « voix » n'est pas seulement support de paroles, mais également des cris, des pleurs et des bruits issus d'une gorge, et caractérise donc les humains et les animaux. Sur *gér-* sont formés les composés :

gbà-gér-
grande / voix
voix normale

opposé à

bé-gér
petite / voix
voix de fausset

tí-gér

bruit / gorge

a) avant de la gorge, partie externe

b) son de la voix

Mis en situation de répondre à la question de nommer les tons de la langue (le gbaya présente deux tons ponctuels distinctifs), les locuteurs donneront spontanément ce terme :

tí-gér nè ɲón

son / avec / haut

ton haut (ton de l'homme)

tí-gér nè ɖòò

son / avec / bas

ton bas (ton de la femme)

Il s'agit ici d'un usage métalinguistique, produit à la demande du linguiste, et qui reste exceptionnel par rapport aux conditions normales d'emploi entre locuteurs gbaya.

A *kò-gér-* correspond le verbe intransitif *wér* « résonner », qui réfère toujours à l'acte physique d'émettre des sons, et s'oppose à l'acte d'énoncer des paroles articulées (verbe transitif *tɔ́* « dire, parler », complété le plus souvent par *wèn* « parole ») :

bìò wèrá nè ngáyáà

tambour / résonne / avec / force
le tambour résonne fort

Pourtant, dans trois parlers gbaya, ce radical *wér* signifie précisément « dire, parler » (aspect social, énonciatif) :

Langue	Zone	« dire »	« résonner »
<i>gbáyá-mbódòmò</i>	sud-ouest	<i>wér-</i>	<i>wéí</i>
<i>bàngàndò</i>	sud-ouest	<i>wéí-</i>	<i>wéí</i>
<i>ngbàkà</i>	est	<i>wélé-</i> = <i>tɔ́</i>	<i>wélé</i>
autres langues	toutes	<i>tɔ́-</i>	<i>wér</i>

En mbodomo, *wér* et *wélí* sont même en rapport de dérivation, « parler » ayant un suffixe *-r* « duratif ? » et « résonner » un suffixe *-lí* « itératif » (la forme de base * *wé* n'est pas attestée, à moins de considérer *wé* « mesurer », ce qui est plus qu'aléatoire). Notons que dans toutes ces langues, « parler » est transitif obligatoire, tandis que « résonner » est toujours intransitif. Dans deux des trois langues susdites, la différence de construction est le seul critère pour distinguer les sens (tandis qu'ailleurs le signifiant est différent : *tó* = *wér*), en bangando par exemple :

<i>ndùmù wèlá wè</i>	le tambour a parlé
tambour / a dit / parole	(il a dit des mots, des paroles)
<i>ndùmù wèlá</i>	le tambour a résonné
tambour / a résonné	

tó et *wér* se retrouvant dans toutes les zones linguistiques de l'aire gbaya, ils doivent être considérés tous deux comme remontant à la langue commune, alors que * *wér*, avec le sens de « parler », présent dans deux zones seulement, est une innovation locale par glissement de sens.

2) La parole *wèn* a) parole, discours ← *wèn* à cause de
b) palabre, histoires

Il s'agit d'un terme de base, non dérivé d'un autre, sauf à le mettre en relation avec un hypothétique * *wé*, d'où serait également issu *wér* « résonner ». Le suffixe *-n* est bien attesté en dérivation verbale, avec le sens probable « augmentatif » :

<i>gú</i> couvrir	→	<i>gún</i> enterrer
<i>gó</i> courber	→	<i>gón</i> couper
<i>kó</i> heurter	→	<i>kón</i> frapper (briquet...)

Mais il est hasardeux de traiter *wèn* ainsi.

Plus nette est la relation sémantique avec la conjonction *wèn* « à cause de, parce que » existant dans toutes les langues. En ngbaka du Zaïre, c'est même un nom construit transitivement :

<i>wè</i> parole (intransitif)	<i>wè dā-mē</i>
	parole / de / toi
	ta parole
<i>wè-</i> cause, motif	<i>wē-mē</i>
raison (transitif)	cause / toi
	a) ta raison, ton motif
	b) à cause de toi

En gbaya 'bodoe, on a pour la conjonction :

<i>?à tēá wēñ tòm</i>
il / est venu / à cause / travail
il est venu à cause du travail

<i>dálí wèn</i>	rapporter (la parole d'autrui)	<i>dálí</i>	achever un gibier blessé par qq'un
<i>wé ɗòŋ wèn</i>	expliquer	<i>wé ɗòŋ</i>	suivre l'exemple (mesurer-après)

• *wèn* au sens de « palabre » :

<i>dé wèn</i>	faire des histoires	<i>dé</i>	faire
<i>kí wèn</i>	provoquer, asticoter	<i>kí</i>	chercher
<i>kpá wèn</i>	s'attirer des histoires	<i>kpá</i>	trouver
<i>tóí wèn</i>	attirer une histoire à quelqu'un	<i>tóí</i>	porter sur la tête
<i>kpér wèn</i>	se disputer	<i>kpér</i>	se disputer
<i>fó wèn</i>	remuer de vieilles histoires	<i>fó</i>	remuer

Dans d'autres cas, le contexte devra être plus explicite, le verbe étant le même pour les deux sens :

?é laisser, poser → *?é wèn* laisser la parole

laisser tomber une histoire

?à ?èé wèn ?éráà

il lui a laissé la parole

il / a laissé / parole / main + sa

?à ?èé wèn dúk

il a laissé tomber la palabre

il / a laissé / palabre / rester

De même, *béí* « tailler en pointe » suivi de *wèn* signifiera « analyser, réfléchir au sens caché d'une parole », ou « médire, comploter une affaire », selon les cas.

• *wèn* peut être déterminé par les adjectifs suivants, dont la liste est incomplète :

<i>dí wèn</i>	une bonne parole	<i>dí</i>	bon
<i>ɗáŋ wèn</i>	une mauvaise parole	<i>ɗáŋ</i>	mauvais
<i>ɲóká wèn</i>	une parole sucrée (agréable à écouter)	<i>ɲóká</i>	sucré, agréable
<i>kpásá wèn</i>	vérité	<i>kpásá</i>	vivant
(le contraire de ce terme est non motivé : <i>ndéla</i> , « mensonge »)			
<i>dítá wèn</i>	histoire sérieuse, gros ennuis	<i>dítá</i>	lourd
<i>gée wèn</i>	parole ordinaire	<i>gée</i>	simple, libre

La « parole ordinaire », où il n'y a rien d'autre à comprendre que ce qui est dit, s'oppose à *húsá wèn* « paroles cachées », dont font partie les *ɗúká wèn* « paroles profondes ». La parole profonde type est *tóó wèn* « parole pilée », qui manifeste la maîtrise complète de l'art de la parole par le sujet. C'est là que se révèle le mieux la notion de parole chez les Gbaya 'bodoé : si elle n'est pas pimentée par la parole pilée, la parole est fade. Tous ces points sont développés dans Roulon-Doko (1983) qui montrent en détail les processus d'acquisition et les modalités d'utilisation de la parole pilée.

• *wèn* peut également déterminer des noms en construction transitive, par exemple :

<i>nú wèn</i>	(bouche/parole)	déroulement, fil de la parole
<i>zú wèn</i>	(tête/parole)	résumé, quelques mots d'une parole
<i>zǎŋ wèn</i>	(ventre/parole)	contenu de la parole, sens
<i>ndàyá wèn</i>	(cul/parole)	conclusion, fond d'une parole
<i>gbàná wèn</i>	(os/parole)	phrase, mot, élément du discours

mè tá gbàná wèn

tu / pense / os / parole

réfléchis bien à ce que tu vas dire, pèse tes mots

pàyá wèn (déchets-parole)

forme des mots, vide de sens

fió wèn (mort-parole)

parole morte, histoire ancienne

Enfin, on distingue différentes paroles particulières, de sens plus limités et plus précis que *wèn* :

— avec le verbe *tǔ* « dire » :

ǰéré « conversation » ; c'est l'échange de paroles socialisées, la causerie, à laquelle on se doit de participer :

mé tǔ ǰéré ná, né gè ndé ?

tu / dis / causerie / pas, est / quoi / interr.

tu ne causes pas, qu'est-ce qui t'arrive ?

tò conte

mbórá conseils de morale

tórá mò comptine (de *tór* « compter, réciter »)

— avec le verbe *sá* « appeler » :

sàrà appel

?à sàá sàrà tàkáǰí

il / a appelé / appel / en vain

il a lancé un appel en vain

sìŋ devinette

mè sá sìn

(tu / appelles / devinette)

lance une devinette

Comme en peul (Seydou, ce volume), « appeler » a le sens général de « nommer (quelqu'un, quelque chose) », mais il y a un terme précis pour « donner un nom (à la naissance) » : *?á ǰín* (mettre / nom). Voici des exemples pour « appeler, nommer » :

wà sá mé

ils / appellent / toi

on t'appelle

nín mé hé gè ?

nom / toi / comme / quoi
comment t'appelles-tu ?

sá nín wà !

appelle / nom / leur
dis leur nom !

mè sá nín zú wí nè nú lábi !

tu / dis / nom / tête / homme / avec / langue / labi
dis le nom de la tête en la'bi

	<i>wèn</i> « parole, palabre » recouvre encore les termes :	
<i>dàrà</i>	insulte	<i>?à dàǎ dàrà hám</i> il / a insulté / insulte / à + moi il m'a insulté
<i>?àri</i>	dispute grave	
<i>kpéři</i>	dispute normale	(de <i>kpér</i> se disputer)
<i>kità</i>	procès	<i>wà bàá kità</i> ils / ont dépecé / procès un procès s'est tenu
<i>káná m̀</i>	serment	<i>?à káná s̀</i> il / a juré / ancêtres il a juré au nom des ancêtres
jurer / chose		
<i>fómá m̀</i>	malédiction	<i>?à fòmám</i> il / a maudit + moi il m'a maudit
maudire / chose		
<i>béé m̀</i>	prière	
montrer / chose		
(paroles accompagnant tout acte religieux)		

De même, le verbe *t̀*- « dire », qui s'oppose à *héé m̀* « crier », *héé yílí* « pousser des youyous », *hí'dí m̀* « hurler » et *héé k̀ǎ* « pleurer », recouvre-t-il les verbes suivants :

<i>sá</i>	appeler	<i>?ák</i>	demandeur, poser (question)
<i>t̀r</i>	compter	<i>k̀ǎ ð̀̀̀</i>	(vouloir/sous) acquiescer
<i>dǎ</i>	insulter	<i>fán</i>	saluer (= tresser)
<i>fóm</i>	maudire	<i>béé</i>	montrer, prier
<i>kán</i>	jurer	<i>káfi</i>	mettre en doute

En style direct, *t̀* peut être éludé :

m̀i ndé ! « Je dis que... » au lieu de *?ám t̀ǎ ndé !*

(moi + *insist.* - *interr.*) (je / ai dit / *interr.*)

Pour conclure sur *wèn*, ce terme désigne toute parole articulée, excluant donc les bruits vocaux, et partant, ceux des animaux et les bébés. Mais les instruments de musique, notamment les tambours et la *sanza*, les soufflets de

forge et de fonte, peuvent dire des paroles, qui sont différentes de celles du texte des chants :

bìḡ ʔín kùmbá tḡ né wèn

tambour / avec / soufflet / disent / val. / paroles
le tambour et les soufflets parlent

Voici des exemples de ce que disent les soufflets de fonte :

mí né kàró bàn Je suis un mâle de céphalophe roux

mí zàk súmbà, mí zàkà súmbà (sens non explicite)

tùbàk tùbàk bruit de la course du céphalophe

(Le premier énoncé est « dit » par la mère des soufflets, le second par l'enfant et le dernier par la seconde mère, les trois parlant ensemble).

wèn désigne donc toute parole individuelle située dans le champ de l'énonciation, l'activité discursive elle-même en tant qu'acte de parole, ce qui l'oppose à *nú* « langue, idiome », que nous allons envisager maintenant.

3) *nú* langue, idiome ← *nú-* bouche, partie active de

Nú- (construction transitive) désigne la partie active de quelque chose. Complété par divers noms, il peut signifier :

<i>nú b́éí</i>	bouche	<i>b́éí</i>	gens
<i>nú p̀à̀ỳà̀</i>	tranchant	<i>p̀à̀ỳà̀</i>	couteau
<i>nú s̀ì̀ḡ̀</i>	pointe	<i>s̀ì̀ḡ̀</i>	aiguille
<i>nú wèn</i>	fil du discours	<i>wèn</i>	parole
<i>nú kp̀á̀ǹà̀</i>	ouverture	<i>kp̀á̀ǹà̀</i>	poterie
<i>nú s̀è̀ng̀ú̀</i>	avant (entrée)	<i>s̀è̀ng̀ú̀</i>	pirogue
<i>nú t̀ùà̀</i>	entrée, porte	<i>t̀ùà̀</i>	maison

La bouche de l'homme consomme (*ḡóḡ m̀ḡ* « mange ») et produit (*tḡ wèn* « parle »). Ces deux fonctions, du dehors vers le dedans (ouverture, porte, proue...) et du dedans vers le dehors (tranchant, pointe, fil ou déroulement...) ne peuvent s'exercer dans le même temps. A quelqu'un qui parle en mangeant, on dit :

nú mé bé ýítòó ná

bouche / toi / être / deux / pas

tu n'as pas deux bouches

La construction intransitive de *nú-* « bouche » précise son sens dans une acception particulière, comme dans tous les cas d'intransitivation d'un terme à dominante transitive (*z̀ù-* « tête » → *z̀ù* « le rêve », *z̀à̀ḡ-* « ventre » → *z̀à̀ḡ* « grossesse », etc.) : *nú* seul signifie « langue, langage, idiome ». Sémantiquement, la bouche est une partie de l'homme, insécable de lui, alors que le langage est acquis, et ne fait pas partie *a priori* de lui-même. On aura donc les constructions :

nú b́éí la bouche des gens = *nú kóó b́éí* la langue des gens
nú kóó b́éí nè tè nè tè
 langue / de + plur. / avec / corps / avec / corps
 les langues sont différentes

nú kó b́òdòè né nú gbáyá
 langue / de / B / est / langue / gbaya
 la langue des 'Bodoe, c'est le gbaya

nú kó wàntò
 langue / de / Wanto
 la langue de Wanto (sa façon de parler).

(Wanto, héros civilisateur des contes, a la particularité de transformer les dentales d, n, l, r, nd et đ en « l »).

Il n'y a aucune hiérarchisation des types de parlers, *nú* englobant tout ce que le français appelle « langue, patois, dialecte, idiome, langage » :

nú b́òdòè, nú b́ùgùì : parlers « tribaux »
nú b́iyàndà, nú kàrà : parlers « sous-ethniques »
nú gbáyá, nú bàndà : parlers « ethniques »
nú sàngò, nú fùfùldè : parlers véhiculaires
nú búì (= Blancs) : parlers des Blancs
nú gúgúmá : parler bègue (*gúgúmá* « bégaiement »)
nú lábì, nú m̀èfètèfè : parlers spéciaux (labi, javanais).

Le verbe *t̀é-* « dire », déjà vu pour *wèn*, s'emploie avec *nú* :
t̀é nú lábì ?èè zéí
 parle / langue / labi / que + nous / entendre
 parle la'bi pour voir

Nú- « bouche » (construction transitive) apparaît parfois dans des énoncés où il concurrence *wèn* :

núm nàám t̀éé s̀é...
 bouche + ma / que + je / ai dit / *révolu*
 ce que j'avais dit par ma bouche...

wèn nàám t̀éé s̀é...
 la parole que j'avais dite...

(La première phrase a été proférée lors d'une levée de malédiction, la seconde réfère à un récit ordinaire, ou à une parole profonde.)

núà nàá t̀éé, ?ándèí b̀oyà ?é (levée de malédiction)
 bouche + sa / que + il / a dit + elle, *anaph.* + on / a lavé / déjà
 sa bouche, par laquelle il avait parlé, on l'a lavée

ʔé tòkà záná nú

nous / avons percé / désordonnée / bouche

« nous avons percé la bouche de désordre » (rite de levée de malédiction)

záná wèn

des paroles désordonnées, indistinctes

ká núm sàbá

et / bouche + ma / a fini

j'ai dit (dit par un fondeur consacrant un four, à la fin de la prière de la fonte *béé dòrò*).

On connaît la distinction de Benveniste (1966, 267 sq.) entre énoncés constatifs, qui sont des paroles à propos d'actes, et énoncés performatifs, qui sont des actes en eux-mêmes : « Je déclare la séance ouverte », dit par le président de séance, instaure un acte réel du seul fait de son énonciation. Les occurrences de *wèn*, dans le corpus dépouillé, semblent caractériser des phrases constatatives, tandis que les exemples cités pour *nú*- « bouche » apparaissent dans des énoncés performatifs proférés par des sujets qualifiés. On posera l'hypothèse, provisoire en raison de l'insuffisante diversité des circonstances discursives où *nú* a été relevé, que ce dernier terme serait utilisé de préférence à *wèn* dans des situations codifiées, dans l'accomplissement de rituels de parole, où un énonciateur reconnu par les participants se borne à être une bouche qui profère des sentences, et non un sujet usant librement de sa parole en vue des stratégies personnelles que suppose l'exercice de *wèn*.

Au terme de cette analyse à travers la langue gbaya, la parole apparaît comme une activité demandant un long apprentissage, et dont la maîtrise en société constitue un des aspects du savoir *ʔíŋá mò*. Alors que la langue *nú* doit être apprise en tant que telle, avec ses contraintes morphosyntaxiques, la parole *wèn*, et son ombre la palabre, est un enjeu constant d'appropriation personnelle, sauf si elle se réduit à sa source *nú*- « la bouche », symbole d'exécuteur de paroles codifiées. On peut dire que les Gbaya se vivent en sujets de leur *wèn*, et se verraient plutôt objets de leur langue *nú*.

La bouche, creuset dans lequel la langue (organe) *lébé* forme les paroles, et l'oreille, récipient qui les reçoit sans jamais en être rempli, sont les pôles matériels de cette activité, dont la réduction du fer offre une métaphore saisissante : le four de réduction des 'Bodoe est muni en sa partie supérieure des deux renflements appelés *zèr kpáná-dòrà* « les oreilles du four ». Ces oreilles sont percées en leur centre « afin que le four entende bien les paroles » produites par le rythme des soufflets et les encouragements des fondeurs, ce qui permet au four de mener à bien la gestation d'une nouvelle matière (Moñino 1983). L'analogie éclaire le rôle de l'oreille et à travers elle, du destinataire de paroles : tout comme le four élabore du fer par l'apport de vent rythmé qu'il reçoit des soufflets, l'oreille élabore du sens à partir des paroles qu'elle enregistre : dans aucun des deux cas, le résultat n'est assuré. La devinette citée en exergue nous dit ainsi la multiplicité des sens attribuables à un énoncé, et

notamment aux paroles « profondes », auxquelles prépare, entre autres, l'exercice de la devinette : si le sens était univoque et prédictible, la parole serait enclose dans l'oreille, et la remplirait.

LA NOTION DE PAROLE EN LANGUE LA'BI

La langue la'bi était apprise et pratiquée au cours de l'initiation masculine à laquelle étaient soumis tous les adolescents gbaya. Sa forme linguistique est étroitement dépendante de ses fonctions sociales. Ce parler, destiné à légitimer le statut des initiés en tant que groupe social solidaire mais temporaire (il n'est plus utilisé après l'initiation, sinon comme marqueur d'appartenance, sur le mode de l'évocation), est un argot dont seul le lexique diffère de la langue maternelle. Les termes de base, non motivés, sont peu nombreux, la majorité du vocabulaire étant formée par composition, dérivation et surtout jeux sur les mots (charades, homonymies et synonymies traduisant des termes gbaya). Une telle organisation linguistique garantit la non-compréhension par les profanes, et facilite l'apprentissage par le caractère motivé des associations d'idées délibérément mises en œuvre pour la formation des mots. Tous ces faits sont développés dans Moñino (1977).

Les termes de base ayant trait à la parole en la'bi obéissent à première vue au même découpage sémiologique qu'en gbaya, mais les sens produits en énonciation (les emplois des termes) divergent de ceux du gbaya :

NOMS	<i>ngbór-</i> gorge voix	<i>tàrè</i> a) parole ; palabre b) langue, idiome	<i>ḡàḡ</i> nom
VERBES	<i>dú</i> résonner, faire du bruit	<i>nók-</i> dire, parler	<i>mbúlí</i> appeler nommer

On passera rapidement sur l'aspect physique de la parole, la voix *ngbór-* : ce qui a été dit de *kò-gér-* en gbaya 'bodoe est valable ici.

- 1) *tàrè* a) parole, discours ; palabre (gbaya : wèn)
b) langue, idiome (gbaya : nú)

La parole et la langue, bien distinguées par le gbaya, sont désignées en la'bi par le même terme *tàrè* :

kéà nòká tàrè kàbá nè-kè
il / a dit / paroles / avec / bonne / chose
il a bien parlé
tàrè kèmé bàá yòóm
parole / de + toi / est bonne / corps + mon
ton discours m'a plu

kémé ná?áí tàrè máí yá

tu / cherches / palabre / suffit / pas
tu n'arrêtes pas de chercher des histoires

tàré mbèlè

langue / initiation

langue la'bi

tàré bákéé

langue / gens

langue gbaya

tàré dúđì

langue / Blancs

langue des Blancs

Comme en gbaya, *tàrè* est en relation avec la conjonction *tàr-dòm* ou *tàré-dòm* « à cause de » (gbaya : *wèn*) :

kémé nòká tàrè ?ágà tàrdòm kè lé ?

tu / as dit / parole / cette / cause + tête / chose / *interr.*

pourquoi as-tu dit cela ?

Là où le gbaya n'a qu'un terme pour exprimer la cause, le la'bi semble distinguer entre les causes non prévisibles, fortuites ou liées à un choix (*tàr-dòm*) et les causes nécessaires, prévues (*gà-dòm*, litt. : « est, reste-tête ») :

kèí dé sérà kà ngóyà ké yáí-wí yá gà-dòm yóndà

on / fait / jeu / avec / filles / de / mère + sienne / pas / cause + tête / mort
on ne badine pas avec les filles de sa propre mère à cause de la mort (chant d'initiation).

kěm kàqà gà-dòm bínà

je / suis venu / cause + tête / travail

je suis venu à cause du travail

kěm kàqà tàr-dòm kúmá kémé

je / suis venu / cause + tête / voir / toi

je suis venu te voir (choix)

A *gá* « être, rester » (gbaya : *dúk, ?ó*), exprimant ici le caractère donné de la cause, s'oppose l'aspect dynamique de *tàr(è)*, terme en relation avec « parole », dont on a déjà relevé qu'elle est l'expression par excellence de la liberté du locuteur, de ce qui le fonde comme sujet.

Les termes suivants sont formés sur *tàrè* « parole » :

mbì-tàrè

écoute / paroles

l'oreille = l'écouteuse

wóŋ-tàrè

parle / parole

la langue (organe) = la parleuse, car elle forme les mots dans la bouche

yít-tàrè

exacte / parole

vérité = calque du gbaya

vèdì-ṅǎṅ-tàrè

coupe / bouche / parole

surnom de la boule de manioc : la coupe - parole (empêche de parler)

bèè-tàrè

bêêê / parole

a) chèvre = celle qui dit « bêêê »

b) sorcier (jeu de mots sur *dùà* et *dùà*, homonymes en gbaya)

bél-tàrè oiseau *sp.*

(gbaya : *vòyó*) oiseau de parole

Cet oiseau est le symbole du la'bi : son chant évoque la parole, et c'est en l'écoutant que les hommes auraient appris la langue secrète. *bél-tàrè* désigne également la profession de foi des initiés, que l'un d'entre eux récite en la clamant (*dú bél-tàrè*) du haut du mât érigé lors de l'entrée dans le deuxième camp.

Le champ sémantique des verbes en relation avec la parole *tàrè* ne contredit pas celui dégagé pour le gbaya, mais en diffère quelque peu :

— *wóṅ-* « dire, parler » est archaïque, et ne se trouve plus guère que dans la langue des vieux initiés, ou dans des composés comme *wóṅ-tàrè* « langue (organe) ».

— *nók-* « dire, parler » est le plus usité. Il signifie aussi « brûler » (transitif, gbaya *dó*, et intransitif, gbaya *béé wèè*). Il y aurait un rapport logique dans la conscience des locuteurs entre *béé* « chanter » et *béé* « brûler », rapport que la langue d'initiation utiliserait pour nommer identiquement les verbes « parler » et « brûler ». *nók* signifie également « refuser » (transitif), en gbaya *dó béí*, là encore par un jeu de mots sur *dó* « brûler » et *dó* « refuser ».

Le verbe *nók-* correspond à l'acte d'énoncer des paroles articulées, et s'oppose par là à *dú* « émettre des bruits vocaux » (d'où « crier, hurler, clamer, pleurer »). Il recouvre les verbes suivants :

<i>mbúlí (bákéé)</i>	héler	en gbaya : <i>sá (béí)</i>
<i>ndólí (kè)</i>	compter, réciter (chose)	— <i>tór (mò)</i>
<i>kí mbèlè</i>	chanter	— <i>béé</i>
poser / initiation		<i>?é</i> « poser »
<i>vém tàrè</i>	maudire	— <i>fóm, pí</i> « lancer »
lancer, envoyer / parole		<i>tóm</i> « envoyer »
<i>kpófíí tàrè</i>	douter, nier	— <i>káfí, kólí</i> « tousser »
<i>kpófíí kè</i>	quémander	— <i>kófí.</i>

Un jeu sur la forme des mots gbaya *kólí* « tousser » et *kófí* « quémander », ainsi que les connotations liées à la toux (*kpófíí* signifie d'abord en la'bi « tousser »), permettent de traduire ces termes en langue d'initiation par un seul item.

Pour conclure sur *tàrè* et *nók-*, ces mots expriment, comme leurs correspondants gbaya *wèn* et *tɔ́-*, l'activité de parole du locuteur. Mais ici, *tàrè* englobe la notion même de langue en tant que code linguistique, signifiant par là que le locuteur la'bi se pose en sujet de sa langue comme il l'est déjà de sa parole. La nature motivée de la langue la'bi, et l'insistance portée sur ces motivations par l'explication des mécanismes de dénomination au cours de l'apprentissage, donnent au locuteur le sentiment de jouer du modèle de sa langue comme il joue de sa parole. Il a moins cette impression quant au code du gbaya, langue plus démotivée, acquise dans des conditions plus « naturelles ».

C'est maintenant à la dénomination que l'on va s'attacher, par les termes *ɲàɲ* « nom » et *mbúlí* « dénommer », qui fondent la spécificité linguistique du la'bi comme argot, l'agencement des mots (syntaxe) relevant des structures du gbaya.

2) *ɲàɲ* nom (gbaya : *ɲín-* ← *ɲàɲ-* (gbaya : *nú*)

Le vocable désignant le « nom (de quelqu'un, de quelque chose) » est en gbáyá un terme de base *ɲín-*, ne renvoyant à rien d'autre : *ɲín-*, « racine, dent », est un homonyme accidentel, ce que montrent les correspondances phonétiques régulières dans les parlers du groupe gbáyá, différentes pour « nom » * *líɲ* et pour « racine, dent » * *ɲín*. En la'bi, par contre, *ɲàɲ* « nom (de quelqu'un, de quelque chose) » est dérivé de *ɲàɲ-* « bouche, partie active de » :

<i>ɲàɲ kěm</i>	≠	<i>ɲàɲám</i>
nom / de + moi		bouche + moi
mon nom		ma bouche
<i>ɲǎɲ-mbèlè kěm mìnàɲ</i>		
nom / initiation / de + moi / Minang		
mon nom d'initiation est Minang		
<i>mbúlí ɲàɲ kè ʔágà</i>		
énonce / nom / de / cela		
dis le nom de cette chose !		

En somme, l'intransitivation du terme « bouche, principe actif » donne en gbaya le sens de « langue, idiome », et en la'bi celui de « nom », exprimant par là la quintessence de l'activité de la bouche dans chaque cas : parler gbaya, c'est user d'une langue avec ses contraintes grammaticales et lexicales, alors que parler la'bi, dont la syntaxe est donnée d'avance, c'est uniquement se livrer à l'activité de nommer en jouant sur les mots.

Le tableau suivant résume le champ de la parole dans les deux langues, en fonction de la position du locuteur :



Illustration non autorisée à la diffusion

CNRS, Lacito

**LE CREUSET DE LA PAROLE CHEZ LES GBAYA 'BODOE
(RÉPUBLIQUE CENTRAFRICAINE) Y. MOÑINO**

Les représentations qu'une communauté gbaya se fait de la parole, de sa nature et de ses enjeux, sont dégagées à partir de l'exposé des termes relatifs à la parole, termes envisagés sous leurs aspects sémiologique (découpage du champ et oppositions minimales) et sémantique (usages et emplois dans le discours). La comparaison de ce domaine en langue gbaya et en langue d'initiation la'bi montre une organisation et des usages sensiblement différents, ce qui permet de révéler la conception dynamique que les Gbaya ont du rapport entre langue et parole, ainsi qu'entre parole et sens.

**SPEECH AMONG THE GBAYA 'BODOE (CENTRAL AFRICAN REPUBLIC)
Y. MOÑINO**

A Gbaya community's notions of speech, its nature and importance, are pointed out through a semiological (divisions of the field of meaning and minimal oppositions) and semantic (uses and usages) analysis of terms having to do with speech. Comparing in this way the Gbaya language and the Labi initiatory language reveals the Gbaya's dynamic conception of the relations between language and speech as well as between speech and meaning.

* Article publié in *Afrique et langage* n° 23 (1985), p. 5-22.